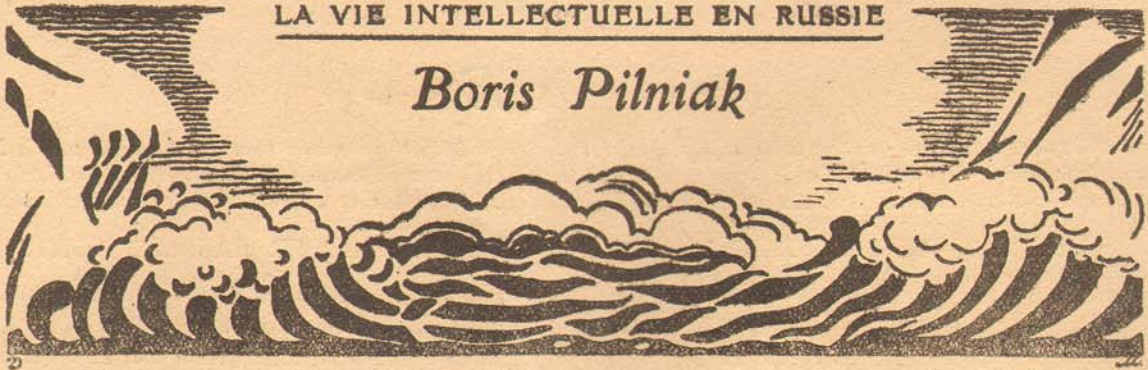


## Boris Pilniak



Des nouveaux écrivains russes, Boris Pilniak est l'un des plus caractéristiques et des plus renommés. Son premier livre parut en 1920 à la Librairie de l'Etat de Moscou. Il n'écrit que sur la révolution. Il est jeune. On trouve son nom dans toutes les revues de Moscou et de Pétrograd comme dans la plupart des catalogues d'éditions russes de Berlin. Le fait est que même s'il ne devait plus rien donner, son œuvre resterait la plus expressive peut-être de l'année 1922, d'où date la renaissance des lettres russes. Cette œuvre se compose d'un « roman » : *L'Année Nue*, et de plusieurs recueils de contes : *Mœurs*, *Ce qui est mortel séduit*, *Conte pétersbourgeois*, *Ivan-da-Maria*. Au total, deux volumes et deux plaquettes, mais qui embrassent presque toute la révolution...

La manière d'écrire de Pilniak paraît au premier abord singulière. Au fond, elle est rigoureusement adéquate à l'esprit de l'époque. Il écrit un peu comme peignent certains peintres futuristes ; et peut-être n'est-ce pas sans effort ; peu importe. Il ne me semble pas qu'on puisse dépeindre la révolution russe avec le style et l'allure d'un Balzac décrivant la vie sordide et monotone du père Grandet ; ni même de ce ton détaché, de ce style fleuri et châtié à la fois, avec cette harmonie formelle des détails et des ensembles que nous révèle Anatole France dans les *Dieux ont soif*. Ceux qui viendront après nous, dans cent ans, pourront vraisemblablement parler ainsi de la révolution d'octobre. Nous ne pouvons pas, Pilniak ne peut pas. La révolution qui a brisé toutes les anciennes disciplines sociales a aussi brisé celles si conventionnelles de la littérature. Pas de récit suivi chez cet écrivain russe. Aucune « intrigue » (la pauvre chose, le pauvre mot !). Pas de personnages uniques, centraux. Des foules en mouvement — dans lesquelles chacun est un monde, une fin en soi — des événements qui se bousculent, se traversent, s'emmêlent, se chevauchent les uns les autres, des vies multiples qui apparaissent et disparaissent, toutes rares, uniques, centrales, puisque humaines, toutes insignifiantes dans « la Russie, la Tourmente de neige, la Révolution », car il n'y a que ce qui dure qui compte et c'est le pays, les masses, l'ouragan... La composition typographique des œuvres de Pilniak a dû être adaptée au texte. L'aspect des pages est souvent bizarre. Celles-ci nous montrent un vieux pope parmi ses icônes, accablé du poids du péché ; puis le récit se casse net et l'on entend parler des passants dans la rue ; nouvelle cassure, et l'on aperçoit, hurlant, affamé, les crocs luisants, le loup qui va mourir à l'orée du bois... L'entre-croisement de ces images et de ces récits nécessite des alignements typographiques différents. La lecture en est un peu déroutante (que les Bourget nous ont donc fait de mal !) mais l'impression finale est puissante. — Pilniak a subi l'influence, non sans contrainte, répétons-le, des maîtres stylistes de la fin de l'ancien régime, André Biély et Alexis Remizov, mais il ne leur a emprunté que des procédés sans contenu qu'il eut, autrement, souffert de chercher. Il a tant

de choses à dire, à montrer, à caser dans son livre que tous les cadres lui sont oppressifs. Laissez passer la vie, laissez-la aller où elle veut. Le classicisme ne vaut que dans des sociétés de longtemps stabilisées. Dans *L'Année Nue*, nous ne trouvons pas moins de huit sujets bien traités : la petite-ville, l'aristocratie finissante, les « sectateurs », les anarchistes, le monastère, le train 57, les paysans, les bolcheviks. Pourtant dans ces livres règne une grande unité d'ensemble. Elle résulte de la totalité des dynamismes différents ou contraires, comme une symphonie — héroïque. Et Pilniak, de même que les musiciens, use du *leit-motiv*. C'est encore conforme à la vie dont le rythme nous ramène parfois obstinément aux mêmes tâches, et permet parfois une terrible permanence des choses. Dans *Ivan-da-Maria*, plusieurs fois se répète, tout à fait étrangère — en apparence — au récit, l'évocation du mineur, « l'esclave noir de la métallurgie internationale », qui vient dormir, abruti de travail, dans son taudis. Mais à combien de romans idylliques ou surpêchements psychologiques ne faudrait-il pas, en refrain, cet implacable rappel de la réalité ? Le *leit-motiv* commun à toute l'œuvre de Pilniak, c'est le hurlement de la tourmente de neige, ce qu'il y a de plus russe dans la vie de la terre russe. Le style de Pilniak d'ailleurs est souvent musical. L'auteur ne dédaigne rien mais se hâte de dire, de crier, de clamer... Résumons : dynamisme, simultanément, réalisme — absolu, direct — rythmique des détails et de l'ensemble, telles nous paraissent être les caractéristiques dominantes de sa forme littéraire. Remarquons encore l'amour du document précis, du trait de mœurs authentique, de la phrase ou du refrain noté dans la rue et reproduit sans commentaire, comme le ferait un historiographe dans son carnet de notes.

\*\*



Pilniak ne s'intéresse, semble-t-il, qu'aux mœurs de la révolution, surtout à celles de la province et de la campagne. Le lieu habituel de ses récits, c'est la petite ville (*Riazan-la-Pomme*) ou Ordynin-Gorod (*L'Année Nue*), qu'il connaît à fond. Qu'y voit-il d'essentiel ?

— Le marais du passé. Sur quel marécage croupissant depuis des millénaires, passe l'ouragan révolutionnaire ! Dans la petite ville, les petites gens vivaient d'une vie bestiale, entre le comptoir, la table bien servie, la chaude litière imprégnée de sueur et de crasse, sous les icônes. Ils étaient brutaux, durs aux faibles, inflexibles envers l'opprimé — le serviteur, la femme et